

Portraits de deux mécènes régionaux

Jules MACIET

et Étienne MOREAU-NÉLATON

par Monsieur le Docteur AMAN-JEAN

Tous les deux Parisiens de naissance, ils aimèrent leur patrie d'adoption, Maciet à Château-Thierry, Moreau-Nélaton à Fère-en-Tardenois. Tous deux amateurs d'art et connaisseurs, ils furent les bienfaiteurs de leur cité. Ici l'ancienne « Rue du Village St-Martin » s'appelle maintenant « Rue Jules Maciet ». Et à Fère il existe une « Rue Moreau-Nélaton ». A ce propos j'estime que Paris devrait honorer leur mémoire comme l'ont fait Château et Fère. N'y a-t-il pas assez dans la capitale de rues portant le nom de politiciens inconnus. Il est vrai qu'il y a la bibliothèque Maciet au Musée des Arts Décoratifs, une salle Moreau-Nélaton au Musée du Louvre et une autre au Musée du Jeu de Paume. Mais n'anticipons pas !

Maciet et Moreau-Nélaton, tous deux très amis, mais différents, eurent une passion commune : l'Art. Nous allons voir comment ils servirent cette passion, avec une constance, une joie et une générosité qui semblent être d'un autre temps aussi révolu qu'oublié. Mais leur enseignement, leur œuvre, leurs legs qui demeurent et honorent à tout jamais leurs noms, sont très différents. Sous ce dénominateur commun : Art, ils l'ont servi différemment, grâce à leur intelligence, leur goût, leur fortune. Comme quoi la Providence orne certains de dons semblables, mais en des doses si variées que leur efficacité diverse s'épaule sans se nuire. Maciet et Moreau-Nélaton en sont deux exemples aussi réussis qu'émouvants.

**

Jules Maciet naquit à Paris, rue Cambon, en 1846. Monsieur Charles Maciet, son père, bourgeois fortuné, originaire de Provins, avait acheté aux environs de 1830, une maison du XVIII^e avec un grand jardin de 2 hectares, sise presque dans les champs, à l'écart de Château-Thierry, entre la Route Nationale allant sur Paris et un chemin pour carrioles qui montait vers le village St-Martin. Charles Maciet fut sous le règne de Louis-Philippe et la fêrulerie de Guizot, le type du bourgeois nanti, intelligent et tranquille. Il lisait six heures par jour, les derniers Balzac, les premiers Flaubert, affectionnant surtout Auguste Comte et les philosophes Allemands du genre Hegel et Schopenhauer. Charles Maciet honnêtement fortuné avait acheté et lu, jour après jour, trente mille volumes. Ainsi que le roi vieillissant et tétu, il ignorait les problèmes

sociaux, et ceux qui les dénonçaient : Karl Marx, Blanqui, Barbès.

Aussi les deux — le roi et le bourgeois — furent-ils surpris par la fusillade de la nuit du 23 Février, Boulevard des Capucines. Le lendemain Paris se hérissait de barricades. Après le déjeuner le roi s'enfuit avec sa famille pour l'Angleterre. M. Charles Maciet prit le train pour Château-Thierry.

Que fait-il ? Ce que font beaucoup de bourgeois effrayés par la violence des clubs, des journaux, des propos de la rue et qui vont dans leurs campagnes feindre d'ignorer le social. Il se fait construire une vaste bibliothèque pour y ranger ses 30.000 volumes. Dans le parc il plante les arbres du bois, les fruitiers du potager, les buis des allées. Il devait être occupé à ces travaux virgiliens lors des journées de Juin à Paris, où le peuple qui souffre de la faim se défend sur ses barricades contre les 30.000 hommes de la réaction de Cavaignac. 3.000 tués et blessés du côté des insurgés — 1.600 du côté de l'armée, des gardes nationaux et mobiles. « Autour de l'Hôtel de Ville, écrit un témoin, Louis Ménard, le païen mystique, le grand oncle de mon ami Jean Galtier-Boissière, que nous enterrâmes mardi dernier — le pavé couvert de sable formait une boue rouge par suite du mélange avec le sang ». M. Charles Maciet durant ce temps range ses livres — comme dans Topfer, après chaque ennui, Monsieur Vieuxbois change de linge.

Jules Maciet enfant vit entre ses parents une vie douillette d'enfant unique et gâté, aussi bien dans l'appartement de la rue Cambon que dans leur maison de Château-Thierry. Madame Maciet va à la messe et fait des visites. Monsieur Maciet ne fait rien que lire. L'appartement est affreux, sombre et clos. Les murs sont tendus de faux cuirs de Cordoue, les fenêtres obstruées d'énormes rideaux de reps puce et caca d'oie. Des daguerréotypes, des livres sur des rayons. C'est une famille qui n'aime que la charité, les livres et les chiens, et qui vit béate et innocente dans un lieu laid. L'art est une porte close. Par quel mystère, l'enfant Jules va-t-il l'entrouvrir tout seul ?

On le met en pension au lycée Louis le Grand, où un fiacre l'amène le matin et le ramène le soir rue Cambon. Est-ce le trajet qui lui montre le Louvre, les quais, Notre-Dame, le Pont-Neuf, le Panthéon ? Il y a donc autre chose sur terre que le faux cuir de Cordoue ? Il a 12 ans. Il visite les monuments sur son trajet. Lorsqu'il entre au Louvre il a la révélation du Beau. Chaque jeudi, chaque dimanche il y va, tantôt seul, tantôt avec une domestique déléguée par Mme Maciet. Il étudie méthodiquement chaque salle, chaque vitrine. A 14 ans il connaît son Louvre par cœur, ayant pris des notes en cours de visite qu'il recopie le soir. Tout l'intéresse, la Peinture, la Sculpture, l'Art Grec, celui du Moyen-Age, de la Renaissance. A 15 ans il étudie l'art du tapis, celui de la tapisserie, les enluminures, les miniatures persanes. A 16 ans, il étudie la céramique, la porcelaine et connaît toutes les fabriques de

France et de l'étranger : la C^e des Indes, les Saxons, le Wedjwood, les Sèvres et toutes les marques de province. Ses recherches l'entraînent au Musée Carnavalet, à la Bibliothèque Nationale, au Musée du Luxembourg, à celui des Arts et Métiers.

Ces rendez-vous avec le Beau les jours de congé ne l'empêchent pas de faire des études brillantes, des amitiés solides : Pigalle qui sera lui aussi collectionneur pour Gray sa ville natale, Bihourd qui sera ambassadeur de France à Berlin, Alfred Droz qui sera bâtonnier de l'Ordre des Avocats de Paris.

A 17 ans Jules Maciet commence à entrer chez les petits marchands d'antiquités de la rive droite et de la rive gauche, et s'habitue aux ambiances des ventes de l'Hôtel Drouot. Il ose même frapper à la porte des peintres peu connus et peu chers du Second Empire.

A 18 ans il économise sur son argent de poche. — Ses parents lui donnent 10 francs par semaine — 10 francs or — et il commence de timides achats : des porcelaines, des gravures, des tableaux. Sur son petit carnet d'achat il note le soir, la date, l'objet, son prix. Cet ordre méticuleux il va le continuer presque quotidiennement durant 46 ans jusqu'en 1910. Mais comme les objets achetés s'accumulent dans la chambre de l'appartement si laid, tantôt il les revend, bien plus souvent il les donne, soit à un ami, soit à un musée.

Au sortir des études ses parents étonnés de ses goûts le laissent libre de choisir un métier. Non seulement étonnés mais stupéfaits par l'intelligence, les connaissances et l'autorité de leur fils. Ils ont couvé un canard et le laissent nager à sa guise. Jules Maciet se présente à Maître Pillet, commissaire-priseur à l'Hôtel Drouot avec lequel il travaille quelques mois. Puis il est employé-volontaire — c'est-à-dire sans honoraires — chez Durand-Ruel, le grand marchand qui découvrira plus tard l'Impressionisme.

Tandis que ses parents passent leurs trois mois de vacances à Château-Thierry, Jules part en voyage, seul ou avec un ami. Il visite ainsi tous les musées d'Italie, de Hollande, d'Allemagne et d'Angleterre. Il en ramène des livres, des photographies, et surtout une vision agrandie, enrichie de sa quête passionnée d'œuvres d'art.

En 1869, à 23 ans, il achète une aquarelle de Géricault. En 1870, à la vente de San Donato il acquiert un croquis de Raffet, un portrait de jeune fille de Carle Vanloo. A une autre vente il est acquéreur de tableaux de petits maîtres Hollandais : Van Thulden, Codde, Van Vliet.

A 24 ans, on peut estimer que Jules Maciet est devenu un connaisseur. Nous verrons tout à l'heure ce que veut dire ce titre. Mais notez qu'il y est arrivé seul, avec quelques livres

d'art, luttant contre l'ambiance de laideur de l'appartement et l'étonnement vaguement scandalisé de ses parents.

J'ajoute que vers 16 ans, Jules fut victime d'une variole cruelle qui le défigura. J'ai de lui des daguerréotypes et un portrait montrant un enfant ravissant. Je n'ai connu du cousin Maciet qu'un visage boursoufflé et rouge, tavelé par les trous de mille cicatrices arrondies. Un gros nez sans forme, mais des yeux et une voix fulgurants d'intelligence.

La guerre de 70 survient et très rapidement les revers : Sedan et Metz. La famille Maciet est à Château-Thierry, couvant leur fils Jules qui sort d'une grave maladie, probablement une pleurésie. A peine convalescent Jules Maciet court s'engager dans la Garde Mobile de Paris. Volontaire il subira toutes les peines du siège, le froid, la garde aux tranchées, la piètre nourriture, les sorties malheureuses et meurtrières. Dans une lettre à un cousin il raconte avec humour qu'un de ses oncles, Monsieur de Longueil, venait le ravitailler en fiacre. Il avait commandé de bons plats chez Foyot, l'excellent restaurant à gauche de l'entrée du Sénat. Le cocher arrêta son fiacre quand il entendait siffler les balles. L'oncle finissait à pied, portant un panier aidé du cocher. Jules Maciet partageait avec les hommes de sa section. Heureux temps ! Cependant il participa à la bataille de Champigny, à celle du plateau d'Avon et de La Ville-Évrard où la canonnade décima son unité.

Son père Charles Maciet que nous avons vu fuir la Révolution de 1848 se révéla en 70 un notable plein de courage. Il propose ses services à la Mairie de Château-Thierry. Il remplace un conseiller municipal défaillant. Il est adjoint au maire pour recevoir les demandes en logement et fourrage des régiments Prussiens, Wurtembourgeois et Bavaïois, qui descendent la Marne pour investir Paris. C'est lui qui reçoit un jour un colonel de Uhlans, très excité, revolver au poing, réclamant 20 sacs d'avoine de 50 kilogs chacun pour les chevaux de son régiment. « Avant six heures, Monsieur. Sans ça fusillé ». — A ce propos, Messieurs, je vous signale qu'il existe à la bibliothèque des Arts Décoratifs, rue de Rivoli, à Paris, un petit livre de Charles Maciet, sorte de journal écrit chaque soir avant de se coucher et dans lequel il note les mille événements de l'occupation allemande de notre région en 70-71, sur les francs-tireurs de l'Orxois et du Tardenois, sur la position politique des esprits, les uns tenant à l'Empire, d'autres encore royalistes, beaucoup déjà républicains.

Revenons à Jules Maciet. Après l'armistice, il se dépêta de la Commune parisienne, rejoint ses parents à Château-Thierry. Puis la famille réintègre pour l'hiver l'affreux appartement de la rue Cambon. Que va faire Jules ? Point de métier lorsqu'on a une passion aussi rare et exclusive. Défiguré par la petite vérole, il ne se mariera pas, n'aura pas d'enfants. Sa fortune, celle de ses parents, sans être considérable, lui assure une existence de rentier. Il aurait pu comme bien des célibataires

de cette époque dépenser son argent en élégances, en voitures avec cocher, entretenir une demoiselle de petite vertu. Non, son seul beau souci, sa quête quotidienne sera d'être à l'affût de l'objet rare passant en vente à l'Hôtel Drouot. Sa mémoire, ses connaissances, son goût, auraient fait de lui un extraordinaire antiquaire. Il dédaigne ce commerce, et c'est là Messieurs, la marque originale de Jules Maciet. Dès 1872, ce qu'il achètera, il le donnera — et il le donnera à un musée pour l'éducation artistique des autres, de tous les autres, des aristocrates aux ouvriers en passant par les bourgeois. Il croit à l'éducation de la masse par le musée — en quoi Jules Maciet fut social bien avant M. Malraux. Or en ce temps-là, il y a 95 ans, le Louvre le dimanche matin était un désert. On y rencontrait quelques peintres et Baudelaire raconte qu'il y a vu Delacroix expliquant les tableaux à sa vieille bonne. Allez au Louvre un dimanche prochain — on se croirait dans une fourmilière. On se fait marcher sur les pieds. Pour voir un tableau, il faut patienter, ou s'infiltrer entre trois rangées de dos. Cet appétit de la foule pour l'œuvre d'art est le résultat des efforts de certains mécènes : Maciet, Moreau-Nélaton, Kœchlin, Metmann, La Caze, Caillebotte, de certains conservateurs éclairés que ceux-ci ont aidés. Les manuels d'éducation d'art ne sont venus qu'ensuite, telle l'histoire de l'Art d'Élie Faure, qui fut ami et élève de Jules Maciet.

Jules Maciet est à l'affût des ventes de la Salle Drouot. Il y va la veille, il reconnaît ce qui l'intéresse : un tableau, une gravure, une tapisserie, un meuble, une faïence. Il sait ce qui est beau et ne fera pas des enchères trop fortes. Là est le secret de certains habitués. Mais Maciet achète encore pour deux autres raisons. Il sait qu'au Louvre, à Carnavalet, aux Arts Décoratifs, à la Bibliothèque Nationale, il manque un chaînon à telle série d'objets d'art : il l'achète et le lendemain le donne à tel musée. Deuxième raison : voici un objet laid en soi, mais utile soit à l'histoire d'une série, soit à un technicien fabricant moderne du même objet. Il l'achète et le lendemain le donne aux Arts et Métiers ou à une École Technique. J'insiste sur ce côté social du connaisseur qui achète pour les autres, pour les aider dans leur goût ou dans leur métier même. Ce côté social de Jules Maciet me semble très rare.

Avant 70 les riches collectionneurs se plaisaient à la Renaissance, tels Adolphe de Rothschild, Spitzer, Bouaffé. Après 70 sous l'influence des Goncourt, Maciet avec La Caze, Marulle et Chénevières recherchent plutôt les œuvres du XVIII^e siècle. C'est ainsi que Maciet, en 1876, achète pour 798 francs, un tableau de Prud'hon qu'il offre au Musée Carnavalet. En 1878 il paie 273 une aquarelle de La Tour, en 1881 une autre aquarelle de La Tour pour 325,50. Les deux La Tour il les offre au Musée de St-Quentin. En ce temps-là les folies se faisaient à bon compte.

Cependant Maciet ne se cantonne pas au XVIII^e Français. En 1878 il étudie l'art de la Perse : les miniatures et les

céramiques persanes des XVI^e, XVII^e et XVIII^e. Il fait de nombreux achats avec son ami Metmann et les donne aux Arts Décoratifs. En 1885 passe en vente une collection de tapis d'Orient. Il achète la plus belle pièce et la donne aux Arts Décoratifs. Ceux qui ont été visiter l'année dernière les 100 chefs-d'œuvre aux Arts Décoratifs ont dû l'admirer étalée sur le parquet de l'une des premières salles.

Plus tard il va s'intéresser aux tapisseries gothiques, qu'il achète relativement peu cher — ce n'était pas à la mode — et qu'il donne aux Arts Décoratifs. Allez dans ce Musée et admirez ses trois dons : « Hercule en Preux », « Dame Vénus », et surtout « Les Bûcherons » qui est une pièce admirable et actuellement vaudrait des centaines de millions. (Il l'acheta pour moins de 1.000 francs).

Du 8 Juin 1880 à Décembre 1882, durant deux ans et demi il fait 500 achats d'œuvres d'art qui sont immédiatement données aux Arts Décoratifs. Ce musée, l'un des plus beaux de Paris, l'est devenu grâce à Jules Maciet. Vous ne pouvez passer dans une salle, sans voir sous l'objet rare ou essentiel à la collection la petite inscription : « Don de Jules Maciet » ou plus simplement en abrégé, « Don de J. M. ».

Bientôt il est nommé membre de la Commission des Arts Décoratifs, qu'il va rapidement présider, tant son éloquence est convaincante, tant sa mémoire infailible, son goût parfait, utile son sens du social. Je crois encore l'entendre raconter à mes parents, son dernier achat. « Je l'ai poussé parce qu'il pourra servir d'enseignement à un ébéniste et à un joaillier ». Le musée pour lui devait être utile, l'exemple du passé inciter à d'heureux renouvellements. Sur sa tombe son cher ami Kœchlin s'écria : « Nul amateur d'ancien n'aura été plus moderne ! ».

Cet éloge vrai réclame une explication en ce qui concerne le mouvement impressionniste en peinture. Il n'en a pas acheté, alors que je l'ai entendu — avec certaines réserves — dire son admiration pour Degas, Manet, Monet et Sisley. Pour une raison bien simple c'est qu'attaché à l'Hôtel Drouot, ces toiles alors vilipendées — nous sommes en 1880 — ne passaient jamais à la Salle des Ventes. Et qu'ensuite lorsque vers 85 l'impressionnisme triompha, le père Vollard, Durand-Ruel, puis Bernheim, tous les trois marchands de tableaux, vendaient déjà très cher des impressionnistes acquis 10 ans auparavant pour une bouchée de pain. Ces prix étaient trop chers pour sa bourse. D'ailleurs Maciet aimait l'affût de la Salle des Ventes où il savait dénicher pour peu de choses une œuvre d'art rare et détestait les marchands de tableaux qui, disait-il « estampent les imbéciles et les riches ». Et il ajoutait : « Ce sont souvent les mêmes ».

Enfin s'il estima les 4 véritables impressionnistes : Monet, Renoir, Sisley et Pissarro, il n'aimait guère Cézanne, franc-tireur de l'impressionnisme. Il lui reprochait ses « bonshommes

en bois », « ses natures mortes immangeables » et le système par volumes de ses paysages. Dans ces outrances on aurait dit que Maciet avait deviné les outrances bien pires dont Cézanne ouvrit la porte.

Bref, de 1880 à 1910, date de sa mort, Kœchlin a compulsé ses petits carnets d'achat. En 30 ans, et uniquement pour ses dons aux Arts Décoratifs il aura acheté 2.329 œuvres d'art. J'ai fait le calcul, cela fait un achat tous les quatre jours. Si l'on ajoute environ 1.500 œuvres d'art données au Louvre et aux Musées de province, cela donne un achat tous les deux jours et demi.

Il fut très tôt des amis du Louvre dont il devait devenir le Président quelques mois avant sa mort. Il fit partie de la Commission d'achat du Louvre, où son action fut bien souvent déterminante. Il signalait à la Commission telle sculpture gothique, telle tapisserie qui va passer en vente à l'Hôtel Drouot et comblerait telle lacune. La Commission le délègue pour pousser les enchères jusqu'à tel prix. Maintes fois, la cote dépassant le prix fixé, Maciet enlève l'enchère avec son propre argent... et l'œuvre d'art entre au Louvre.

A la vente Beraudière, en 1885, il avise un petit panneau de bois sur lequel est peinte une dame du XVI^e à genoux, escortée de saint Jean. Nul ne l'avait remarqué. Il l'acquit pour quelque cent francs. C'était le pendant d'une pièce rare du Maître de Moulins que possédait le Louvre — et que seul Maciet dans l'assistance connaissait. C'est ainsi que le lendemain de la vente, Anne de Beaujeu vint rejoindre au Louvre, son mari.

Plus tard, à la Salle des Ventes, dans une petite exposition anonyme et quelconque, il remarque et achète une peinture d'un primitif Français : une crucifixion entourée de scènes de la vie de saint Georges. C'était le volet pendant — lui seul le savait — de l'admirable « Dernière Communion de saint Denis », ayant appartenu à la Chartreuse de Dijon, et légué au Louvre auparavant par M. Reiset. Maciet bien sûr, le lendemain, le donnait au Louvre.

Un jour, quatre miniatures arrachées au Livre des Heures de Turin, passent inaperçues dans une vente. Il devine d'où elles proviennent et les donne au Louvre.

Je me souviens parfaitement en 1908 je crois — qu'un jour en visite chez mes parents au 115 du Boulevard St-Michel, il raconta l'histoire suivante. Vingt ans auparavant, lors d'un voyage au bord du Rhin il avait remarqué dans le trésor d'une cathédrale une magnifique tapisserie Flamande du XVI^e, représentant un épisode de la vie d'Esther, mais coupée en deux par une main sacrilège. Or la veille, il voit passer dans une vente l'autre moitié, qu'il reconnaît sans la connaître, simplement par la place des personnages de la première moitié, admirée 20 ans auparavant. Il explique à mes parents son débat intérieur. Doit-il offrir au chapitre de cette cathédrale allemande

cette seconde moitié, ou la garder pour les Arts Décoratifs. Je pense que les souvenirs de la bataille de Champigny l'incitèrent finalement à garder en France cette splendide moitié.

A Carnavalet il offre une admirable série de dessins du XVIII^e siècle.

Au Musée de Dijon il existait une salle Maciet, pour montrer la collection de primitifs Français et Italiens, donnée par lui.

Pour peu que par relations ou voyages, les hasards d'une rencontre lui fassent connaître un conservateur de Musée de province soigneux et éclairé, ce dernier recevait quelques jours plus tard un don. Tels furent les cas des Musées d'Orléans, de Rouen, de Lille, Sens, Clamecy, Aubusson, Péronne et Gray. Dans cette dernière ville, son ami Pigalle y étant né et amateur de Prud'hon, mais pauvre, tous les Prud'hon légués par Pigalle, furent en réalité achetés par Maciet. De même pour les nombreuses toiles de mon père qui se trouvent dans ce charmant petit Musée.

En ce qui concerne le Musée de Château-Thierry, Maciet n'y envoya que des objets se rapportant à notre fabuliste. En ce temps-là le musée sans surveillance ni soins, était un capharnaüm en désordre et poussiéreux. S'il avait connu Mlle Prieur, l'actuelle Conservatrice, je suis certain qu'il eût comblé son musée d'œuvres d'art importantes.

On n'en finirait pas de raconter les péripéties d'achat de Maciet et sa générosité. On lui disait souvent : « Vous n'avez pas de regrets, de toujours donner ? ». Il répondait : « Des regrets ? moi ? Et pourquoi ? Tout cela je puis le revoir chaque jour si je veux aux Arts Décoratifs ou dans un Musée où l'œuvre est gardée. Je n'en suis pas privé. De plus les autres en profitent ». Retenez, Messieurs, ce dernier trait. Maciet n'a jamais pensé qu'au profit culturel des autres.

Cependant je veux clore ce portrait de donateur par une histoire quelques jours avant sa mort. Au moment des inondations de la Seine, le jour même où le flot montant consternait Paris, il devine que toute la ville sera sur les berges du fleuve, qu'il n'y aura personne à la Salle des Ventes. Or il est faible, alité, atteint par un diabète grave qui va le terrasser. Il se lève, se fait conduire en fiacre à la Salle Drouot, où il a repéré la veille une délicieuse miniature Française du début du XVI^e. Il est quasiment seul lors de la vente. Il l'achète pour rien, l'offre le lendemain au Louvre et meurt trois jours plus tard terrassé par un coma diabétique.

J'espère vous avoir montré les mérites de Jules Maciet, en tant que connaisseur et donateur. De son vivant les experts, certains commissaires-priseurs venaient lui demander conseil. Son avis sur une œuvre d'art faisait autorité. Vers la fin de sa vie et par acclamations il fut nommé Président des Amis du Louvre. N'étant ni fonctionnaire de l'État, ni expert, ni artiste, il fut nommé membre de la Commission d'achat du

Louvre. Et honneur très rare pour un indépendant : Membre du Conseil des Musées Nationaux. Et c'est lui, après maintes batailles et discussions, qui fit entrer au Louvre l'un des chefs-d'œuvre d'Ingres, « Le bain turc ». Il fut bien entendu Président de la Commission Centrale des Arts Décoratifs, décidant des achats, préparant les Expositions. C'est lui qui décida ladite Commission à créer une salle 1900, avec les meubles, les bijoux de cette époque — salle décorée par deux peintres qu'il aimait, Albert Besnard et Edmond Aman-Jean.

J'ajoute que les fonctions importantes qu'il occupa furent toujours gratuites et qu'il refusa toutes décorations. « Je donnerais tous les rubans du monde, disait-il, pour un beau Corot » — et il ajoutait malin et véridique : « Il y eut tant de faux ». Et il ajoutait encore : « Heureusement que ceux-là sont en Amérique ».

Je pense vous avoir montré le chercheur passionné d'objets d'art, l'habitué quotidien de l'Hôtel Drouot, l'organisateur du Musée des Arts Décoratifs au Pavillon de Marsan du Louvre. J'ai insisté sur le côté social de ses dons. Car dans les statuts de la Commission Centrale des Arts Décoratifs, il avait fait admettre cette phrase : « Ce Musée doit être une recherche continuelle du Beau pour l'Utile ». Pourquoi ce mot si simple : l'utile ? Parce qu'il vise non seulement le rôle et le but du Musée, mais aussi et surtout celui de « la Bibliothèque Jules Maciet » — son œuvre personnelle, imaginée par lui, organisée et entretenue par lui, pendant 30 ans. Œuvre, vous allez en juger, de longue haleine et de grande envergure.

Il nous faut remonter à 1880. On lui dit que les Arts Décoratifs possèdent une bibliothèque — quelques centaines de livres — dans un appartement de la Place des Vosges. Il est reçu par un vieux savant, le bon Monsieur Champeaux qui prête quelques livres sur l'ébénisterie aux ouvriers d'art du Faubourg St-Antoine. Ceux-ci régulièrement navrés rendent le bouquin où ils se sont noyés dans le texte, trouvant mal ou jamais un détail de fabrication qu'ils cherchaient. « Il faudrait des images, beaucoup d'images », dit Maciet. L'idée était née, jaillie de son imagination sociale : procurer aux artisans les documents nécessaires à leur travail. Il commença par les meubles, puisqu'on était près du Faubourg St-Antoine. Il collectionna toutes les gravures, photographies et détails du meuble, de l'histoire du meuble depuis que le monde s'assoit, mange et range ses affaires. Classement par époque, classement par genre : chaises, fauteuils, armoires, placards, coffres, etc... Très rapidement les volumes sur le mobilier enflèrent et devinrent utiles. Après le bois, la pierre, le fer, les étoffes : c'est-à-dire toute l'architecture, la ferronnerie, la mode, c'est-à-dire pour chacun des mondes de l'Art. Inlassablement il accumule les images sur les œuvres de l'homme les plus variées : ponts, chapeaux, voitures, grilles, machines, dentelles, tabatières, etc... Les images, accompagnées des indications nécessaires, furent

collées sur des pages de grand format, chacune insérée dans des reliures mobiles. Chaque volume correspondant à une époque pour l'objet étudié. Un tableau alphabétique des séries d'objets renvoyant à tel volume numéroté. Le principe était ingénieux, pratique et fut adopté ensuite dans toutes les bibliothèques artisanales du monde entier.

Au début Jules Maciet fit toutes les caisses des quais à la recherche de son iconographie « utile », tous les marchands de gravures, toutes les cartes postales de France et de l'étranger, de monuments, de types humains, de lieux. Il s'abonne à toutes les revues d'art et de technique appliquée de France, d'Amérique, d'Allemagne et du Japon. Chaque volume est cassé, dépiauté — chaque image est classée et va grossir une chemise qui gonfle rapidement. Dès lors pendant trente ans Maciet va s'astreindre six heures par jour à découper et à classer ses images. Chez lui le matin, le soir quand il ne sortait pas, la nuit quand il dormait mal, l'été à la campagne, il découpait aux ciseaux ses documents, les triait dans des chemises, à répartir en des volumes infiniment accrus. Catalogue de ventes, revues d'art souvent somptueuses qu'il cassait et découpait sans relâche. Ainsi l'ai-je vu durant mon enfance, installé dans le salon de sa maison de Château-Thierry, ou sur une table de jardin, sous les marronniers lorsqu'il faisait chaud.

Quand un bibliophile se scandalisait à voir casser tant de beaux livres, Maciet le menait dans la nouvelle bibliothèque qu'il avait installée au sous-sol du Pavillon de Marsan, sous le Musée des Arts Décoratifs. Il lui montrait la centaine quotidienne d'artisans, d'artistes, de couturiers, d'ouvriers, d'ingénieurs, d'étudiants, tous penchés à œuvrer plus moderne, inspirés par la masse de documents du passé. « Vous avez compris maintenant » disait-il au bibliophile ahuri. Et il ajoutait « Donnez-moi dix ans et l'on trouvera tout ici ce qui peut être utile à l'art et à l'artisanat ».

Mon cousin René Jean, critique d'art au « Monde » fut d'abord l'adjoint de Maciet à la bibliothèque. Il le décrit ainsi : « Son domaine était un coin de la bibliothèque, retraite ensoleillée donnant sur le Jardin des Tuileries où il passait le meilleur de son temps, au milieu de ses piles de gravures. Tandis que ses amis le visitaient ou que des travailleurs lui demandaient conseil, sans s'interrompre, sans presque lever les yeux de sa besogne, tout en causant gaiement ou donnant l'avis sollicité, il classait ; les tas informes fondaient sous sa main diligente, chaque feuille trouvant sa place dans les volumes que recevaient les rayons voisins de la grande salle ».

Ce fut ainsi durant trente années. Octavie, sa domestique, m'a raconté que durant son coma terminal, ses mains cherchaient sur les draps la paire de ciseaux, sa main droite semblait la manier et la gauche semblait tenir encore une image aussi désirée qu'absente.

J'ajoute que par testament Jules Maciet légua à la ville de

Château-Thierry 30.000 volumes, qui constituent encore le fond très important de la Bibliothèque Municipale de Château-Thierry. C'est ce legs qui motiva de la part de la municipalité de 1910 de débaptiser la rue du Village St-Martin en la Rue Jules-Maciet.

Voici résumée, et depuis cent ans, l'activité de l'Union Centrale des Arts Décoratifs, dont Jules Maciet fut l'animateur :

1) *Le Musée*, rue de Rivoli :

50.000 objets exposés, dont 45.000 donnés ou légués

Au 1^{er} et 2^e étage :

La Demeure Française du Moyen-Age à nos jours.

Au 3^e étage :

Le Proche-Orient, l'Extrême-Orient, l'Art Musulman.

2) *La Bibliothèque Jules Maciet* :

80.000 volumes

60.000 dessins originaux

10.000 affiches

10.000 albums contenant plusieurs millions
de documents

700 albums de tissus et papiers peints.

3) *L'Union Centrale des Arts Décoratifs administre* :

Le Musée Nissim de Camondo - 63, rue de Monceau
(Demeure Française du XVIII^e)

Le Centre d'Art et de Technique - 63, rue de Monceau

L'École de l'Union Centrale des Arts Décoratifs -
6, rue Beethoven

L'Atelier des moins de quinze ans - 109, rue de Rivoli.

4) *Les Services organisent* :

Visites guidées

Conférences scolaires sur l'Art

Concerts

Projections de beaux films

(splendide salle de conférences et de cinéma).

5) Depuis 1905 : 296 expositions (actuellement plus de 300).

Et je rappelle le but essentiel des statuts, écrit de la main de Jules Maciet :

« Entretenir en France la culture des Arts qui
poursuivent la réalisation du Beau dans l'Utile ».

Voilà pourquoi Jules Maciet mériterait d'avoir une rue à son nom à Paris.

J'espère vous avoir montré, avec Jules Maciet, une nature appliquée toute une vie au service de l'Art et pour servir aux autres. Et cela par une sorte d'éclosion spontanée et mystérieuse, dès 14 ans, entre des parents intelligents et cultivés certes, mais fermés à l'Art.

Avec Étienne Moreau-Nélaton, le phénomène va être différent, aussi fort, mais avec des moyens financiers beaucoup plus importants. Et surtout parce que l'enfant Moreau-Nélaton hérite du goût des arts, très jeune, par son père Adolphe Moreau, grand collectionneur et par sa mère née Camille Nélaton, peintre et céramiste de talent.

Mais ce qui me paraît intéressant à étudier dans les ancêtres Moreau, ce n'est pas tant leur réussite financière que le goût lancinant qu'ils ont pour les œuvres d'art. Goût maladroit au début, qui s'affine à chaque génération, pour s'affirmer chez Étienne Moreau-Nélaton par le legs véritablement royal de sa collection de peinture, double joyau du Louvre et du Jeu de Paume.

L'origine des Moreau remonte à 1576. Depuis cette date les registres de Montbazou en Touraine mentionnent la famille Moreau comme laboureurs de père en fils. Au milieu du XVIII^e siècle un Moreau quittant les labours vient chercher fortune à Paris avec une ferblanterie. Il amasse quelque argent. Il se marie et a 13 enfants. Parmi eux, un fils va se distinguer. C'est le trisaïeul d'Étienne Moreau-Nélaton.

Il se nomme *Martin Ferdinand Moreau*. Suivons-le dans son existence aussi réussie que périlleuse : elle en vaut la peine. Il fait de bonnes études et entre comme commis chez un gros marchand de bois Parisien. Son patron le charge de prospecter les forêts entre l'Oise, la Marne et la Seine. Il doit préparer les coupes, par voies fluviales les convoier vers Paris, organiser les marchés. Au cours de ces travaux il se plaît dans le Tardenois, se lie d'amitié à Fère avec un certain M. Cugnardey, intendant de la famille de Grancey — qui va devenir plus tard son futur beau-père.

En attendant — nous sommes en 1789 —, le jeune homme qui a 19 ans, s'occupe de développer son commerce de bois tout en passant au travers des événements parisiens du moment. Il note ceux-ci chaque soir et je ne résiste pas au plaisir de lire à votre assemblée certains passages.

14 Juillet 1789. « J'ai vu prendre les armes des Invalides par le peuple et, en revenant du chantier — (le chantier de ses bois flottants descendus de l'Aube, de la Seine et de la Marne) — vers le midi, les boulets de la Bastille, qu'on assiégeait, passèrent par-dessus ma tête le long du bord de l'eau, au bout du jardin de l'Arsenal. (C'est-à-dire sur le Quai de la Rapée). Le soir, je pris les armes comme tous les citoyens. (Ce qui veut dire contre l'autorité royale et pour la révolte populaire). M. Bourlon, nommé commandant, se mit à la tête

d'une patrouille qui vint jusqu'à la Bastille, occupée déjà par le peuple ». Il continue cependant son métier de marchand de bois.

Août 89. « La garde nationale se forme. Je m'habille et fais partie du bataillon des Enfants Trouvés ».

Septembre 89. « Messe à Ste Marguerite, paroisse de Paris, en commémoration des tués à la prise de la Bastille. Mme de La Fayette, ses deux filles et plusieurs demoiselles du quartier quêtent. Je suis désigné comme garde national, pour donner la main à l'une d'elles ». (Inutile de vous rappeler que ces charmantes quêteuses et leur mère quelques années plus tard furent guilloténées par ordre de la Convention).

Le 10 Août 1792 il note : « Je fus forcé de marcher avec mon bataillon, poussé, entraîné par 40.000 ouvriers du Faubourg St-Antoine à l'attaque des Tuileries. Sauterre était le commandant de notre bataillon, dit des Enfants Trouvés.

On nous avait annoncé en chemin que le roi était remis à l'Assemblée Nationale, ce qui était vrai — et que les Suisses s'étaient retirés sur Courbevoie. Notre bataillon arriva donc sans précaution sur la Place du Carrousel. Mais à peine arrivés, nous fûmes assaillis par une décharge de mousqueterie qui nous éparpilla sur le Quai du Louvre. Ce fut là que je faillis mille fois être tué. Il faisait une chaleur à vingt degrés. La fusillade qui partait des croisées de la galerie faisait pleuvoir sur nous et sur le pavé des milliers de balles. Ce fut un miracle qui me fit échapper à ce danger ».

Le 2 et 3 Septembre 92, « horrifié par les massacres des prisons, il voit passer au bout d'une pique la tête de la Princesse de Lamballe. Il déclare que cela n'est pas bien ». « Je fus obligé de me cacher, regardé comme suspect et obligé de fuir. Je quittai donc mes affaires, ma famille, ma petite fortune pour m'enrôler dans le bataillon de l'Arsenal et partir à l'Armée ».

Le 11 Septembre 92 : « Je jure, en partant, comme tous les bataillons de Paris, fidélité au roi au sein de l'Assemblée Nationale ».

22 Septembre 92. Le bataillon arrive à Châlons-sur-Marne, où l'on apprend que la République est proclamée. « Je jure fidélité à la République » écrit-il.

Le 30 Octobre. Un décret de l'Assemblée Constituante, renvoie les engagés volontaires dans leurs foyers. De retour à Paris, prudemment il rentre dans la Garde Nationale. Par un triste hasard, il fait partie du piquet, qui le 21 Janvier 1793 entoure la guillotine sur la Place de la Révolution. « J'eus la douleur, écrit-il, de faire partie bien malgré moi du cortège des gardes nationaux à travers lesquels le roi passa pour aller à l'échafaud ». Cette douleur d'octobre est assez courte, car il note avec satisfaction en fin de la même année que son inventaire accuse un bénéfice de 6.000 livres.

Mais au mois d'Août 93 la patrie est en danger. La Convention décrète la levée en masse de 18 à 25 ans. Or Martin Moreau en a 24. Qu'à cela ne tienne un de ses frères, son aîné de 2 ans, est mort il y a un an. Il se sert de l'extrait de baptême pour éviter d'être enrôlé. Il ne prendra donc pas part à la bataille de Valmy, mais vaillamment, profitant de l'incertitude du moment, il va développer son commerce de bois pour acheter peu cher des forêts, les débiter et les vendre à Paris un bon prix. C'est ainsi qu'il fait la connaissance de Mlle Cugnarday au château de Fère, acheté au Duc d'Orléans par un certain Monsieur Blaizwait, spéculateur avisé des biens nationaux. Il épouse cette demoiselle, succède à son patron, et comme il a le génie des affaires, il achète des maisons à Paris pour les revendre avec bénéfices et fait rapidement fortune. Rien ne l'arrête, ni Thermidor, ni le Consulat, ni l'Empire, ni la suite.

En 1809 il est Président des Marchands de bois carrés à Paris. Bientôt sous l'Empire, le fils du ferblantier est nommé juge suppléant au Tribunal, membre du Conseil d'Escompte de la Banque de France et de la Caisse d'Épargne, Capitaine de la 8^e Légion de la Garde Nationale, qui devient en 1815 Garde Royale.

En 1830 c'est un personnage à Paris, honoré, riche et sans inquiétude — ce qui lui permet d'écrire en toute tranquillité le 28 juillet 1830, ces simples mots : « Mouvements dans Paris, Commencement de la Révolution ». Et il ajoute : « Elle se poursuit le 29 et le 30 ». C'est tout.

Bref, né sous Louis XVI il meurt sous Charles X en 1848, à la veille de la révolution, âgé de 79 ans, membre du Conseil Municipal de l'Aisne, officier de la Légion d'Honneur, grand propriétaire de forêts en Tardenois.

Si je me suis appesanti sur ce trisaïeul d'Étienne Moreau-Nélaton, c'est que le personnage m'a paru pittoresque. Ce n'est pas donné à tout le monde de réussir financièrement aussi bien, malgré deux révolutions, des guerres sans nombre, maints changements de régime, sans compter les invasions. Et qu'ensuite ce personnage vivant de David à Delacroix, aura traversé l'époque romantique, sans avoir à ses murs aucun tableau. L'art lui échappe et n'a pour lui aucune importance. Mais non pas pour deux de ses fils. Et c'est ici que le mystère commence, celui de la révélation de l'Art.

Il s'agit de Frédéric Moreau, le grand-oncle d'Étienne Moreau-Nélaton et d'Adolphe Moreau, le grand-père d'Étienne Moreau-Nélaton.

Le grand-oncle Frédéric Moreau, né en 1798, mourra en 1898, âgé de cent ans. Nous ne le suivrons pas comme agent de change, successeur de son père, administrateur comme lui de nombreuses sociétés. Notons cependant qu'il achète quelques tableaux. C'est ainsi qu'en 1854 il se rend possesseur, entre autres, pour 400 francs de deux Corot.

Mais c'est lorsqu'il eut atteint l'âge de la retraite qu'il fut mordu par la passion de l'Archéologie, durant les trente dernières années de sa vie. Il fait des fouilles importantes en 1875, dans les bois de Sablonnière près de Fère et en 1890 dans le Parc du Château de Fère.

Il met à jour de nombreuses sépultures gauloises et gallo-romaines, et recueille quantité de pièces de monnaie, de poteries, et de bijoux des époques gauloise, gallo-romaine et mérovingienne. Il inventoria ses découvertes dans une série d'albums intitulés « Carauda », du nom d'un lieu-dit — et donna sa collection au Musée de St-Germain-en-Laye. Celle-ci occupe toute une salle qui porte son nom — c'est vous dire son importance. Ses travaux archéologiques firent autorité à l'époque et encore maintenant.

Notons déjà chez ce Frédéric ce goût de donner qui est la marque des Moreau et qu'illustrera Étienne.

Son frère Adolphe Moreau — le grand-père d'Étienne — fera comme son frère aîné, une grande carrière de financier comme agent de change. Nous sommes à l'époque de la construction des routes, des chemins de fer, des canaux, des usines, à ce moment béni pour les bourgeois travailleurs où Guizot leur clame : « Enrichissez-vous ! ». Adolphe Moreau y réussit parfaitement. Jusqu'au milieu de sa vie, il ne sait pas encore qu'il va devenir l'un des grands collectionneurs du Second Empire.

Il le devient presque par hasard. Régulièrement chaque année il accompagnait son épouse à Eaux-Bonnes dans les Pyrénées. Elle avait besoin d'une cure thermale. Financier boute-en-train, Adolphe Moreau organise des excursions, des bals, des fêtes, des concours, une loterie. Avec le produit de celle-ci il fait construire un boulevard en balcon. Bref, il réveille la petite ville d'eau endormie dans ses montagnes.

Un jour il avise un curiste solitaire, qui ne prend pas part aux fêtes, se promène sous les bois, de temps à autre dessine dans un carnet. Il l'aborde. Tous les deux causent, sympathisent. Ce nouvel ami s'appelle : Eugène — Eugène Delacroix.

De retour à Paris Adolphe Moreau invite Delacroix dans son bel appartement de la rue Neuve-des-Mathurins. Delacroix amène ses amis Couture et Troyon. Voici Adolphe Moreau introduit dans le monde des arts. Grâce à sa grande fortune il va pouvoir connaître et assouvir cette tardive passion, mais de l'avis même d'Étienne Moreau-Nélaton, avec un goût assez flottant.

En 1845 pour 1.500 francs il achète « Joconde » de Thomas Couture.

En 46 pour 4.000 — il achète chez Chéradame, marchand de tableaux, « le Naufrage de Don Juan » de Delacroix.

En 1853 à la vente de la Collection de la Duchesse d'Orléans il achète « le Prisonnier de Chillon » d'Eugène Delacroix pour

4.935 francs. Achat qu'à mon avis Jules Maciet n'aurait jamais fait pour deux raisons : trop cher et mauvais tableau.

Il est vrai qu'il achète pour 1.000 francs l'éblouissante « Nature Morte » du même Delacroix, que j'aimerais vous montrer au Louvre. Un lièvre, un faisan doré, un geai et deux homards jetés par terre au premier plan d'un magnifique paysage où courent deux cavaliers rouges et au-delà une mer sombre, plombée, presque noire. L'un des plus beaux bijoux du Louvre.

A côté de cela il achète cher, 4.125 fr, un tableau ennuyeux de Troyon dont le titre promet l'ennui : « Vaches traversant un gué ».

Le même jour il dépense encore 3.350 fr pour « la Prise de Constantinople » de Delacroix.

Une autre fois à la vente Decamps, il achète de ce peintre, le même jour encore, un « passage du gué » pour 4.000 fr, la « sortie d'école Turque » pour 3.275, et « le Christ au prétoire » pour 1.350. Ce jour-là il déboursa 8.625, ce qui au taux actuel revient à 2.487.500. Évidemment Jules Maciet n'eût jamais pu déboursier pareille somme, pour trois tableaux estimables pour l'époque, mais en fait assez médiocres.

Et cependant, Maciet eût été d'accord — pour le prix et le goût — d'acheter en 58, une « vue de Genève » de Corot pour 210 francs et une « des environs d'Avallon » de Daubigny pour 452 francs — pour 350 francs des « Enfants de Chœur » de Courbet, comme étude pour l'enterrement à Ornans — pour 85 francs une « scène enfantine » de Harpignies — et pour un louis une délicieuse aquarelle de Jongkind.

Au hasard des ventes il a « la main heureuse », comme dit son petit-fils Étienne Moreau-Nélaton dans le Mémorial :

« La sieste », de Stevens, pour 845 francs.

« Le génie de la Paix », par Prud'hon, pour 79 francs — dédié à Mme Bonaparte.

« Scène de la Comédie italienne », par Watteau, pour 452 francs.

« Le naufrage de la Méduse » par Géricault, pour 1.390 francs.

Cette même main est parfois « malheureuse » lorsqu'elle achète des œuvres d'artistes complètement inconnus actuellement : tels que *Papety, Français, Baron, Beaume, 6 Guignet, 13 Marilhat, 4 Guillemain, Elmerich, Belle, Gabé, de Moulignon, Wyld, Kock-Kock, Gaspard Lacroix, Billotte*. Étienne Moreau à propos de ces noms s'exprime ainsi gentiment : « Favoris de la mode dont le temps a fait justice ». Au nom de Jules Maciet, connaisseur de goût qui n'eût jamais sombré dans ces erreurs d'achat, je dis qu'Adolphe Moreau fut plus amateur, que connaisseur. Le distinguo est d'importance, nous y reviendrons tout à l'heure pour analyser ces deux termes.

Parfois sa main n'est ni heureuse ni malheureuse, mais distraite. Étienne Moreau-Nélaton raconte avec bonhomie que son grand-père va dans l'atelier de Corot pour lui acheter une peinture. En ayant réglé le prix il part avec un tableau sous le bras. Hélas ! ce n'est pas un Corot mais un affreux Chintreuil. Le bon Corot en voulut quelque temps à cet amateur, qui ne faisait pas la différence entre un Corot et un Chintreuil.

A côté de ces achats d'inconnus sans valeur, Adolphe Moreau achète aussi de la mauvaise peinture d'artistes tristement célèbres : Cabat, Paul Flandrin, Gérôme, Tony Robert Fleury, Meissonnier, Diaz, Paul Delaroche. Puis comme distraitement il acquiert dans une vente cinq *Millet*, à 60 francs pièce, dont une *Baratteuse* et une *Lessiveuse*.

Disons sans fard que M. Adolphe Moreau aimait la peinture avec passion, mais sans discernement. Nous allons voir que son fils sut discerner le beau du vilain, d'entre les 800 tableaux de cette incroyable collection.

Car à la mort d'Adolphe Moreau père, 800 tableaux couvrent les murs de son vaste appartement, jointifs du plancher au plafond, tant à la rue Neuve-des-Mathurins, qu'à son étude d'agent de change et dans la vaste maison de Fère-en-Tardenois.

Bref, quelques jours avant sa mort en 1859, Adolphe Moreau fait visiter sa collection à Ernest Feydeau, critique d'art qui s'exprime ainsi : « J'ai vu réunies chez lui plus de 300 toiles signées des noms les plus illustres : 13 Marilhat, 12 Decamps, 25 Delacroix, 7 Troyon, 12 Roqueplan, une quinzaine de Diaz, 4 Jules Dupré, 2 Ziem confondus parmi les Robert Fleury, les Chassériau, les Stevens, les Charlet, les Rosa Bonheur, les Courbet, les Théodore et Philippe Rousseau, les esquisses de Géricault ».

Cette collection au milieu du Second Empire est de beaucoup la plus importante pour le nombre, y compris celle de La Caze. Nous allons voir que le fils et le petit-fils d'Adolphe Moreau vont décanter le meilleur de cet incroyable fatras où le très beau se mêle au médiocre.

Adolphe Ferdinand Moreau, deuxième du nom, continue à s'occuper de la charge d'agent de change de son père. Il est maître des requêtes au Conseil d'État. Il n'ajouta que peu de toiles à la collection de son père. Il l'élagua au contraire, échangeant de nombreuses pièces sans valeur, pour une seule valant la peine. De son vivant il lègue au Louvre « la Barque de Dante » de Delacroix. Son mérite fut de devenir — grâce à un goût plus affiné — un grand collectionneur, non pas de tableaux, mais de meubles, tapisseries et objets d'art de haute époque, notamment de la Renaissance.

En 1859 il épouse Mlle Camille Nélaton, la fille du célèbre chirurgien de Napoléon III, le professeur Nélaton, célèbre encore actuellement par la fameuse sonde Nélaton, pour

l'exploration de l'urètre et de la vessie. En fait le Professeur Nélaton fut un clinicien de premier ordre. Lorsque Garibaldi fut blessé au pied par une balle autrichienne à la bataille d'Aspromonte, trois professeurs Italiens déclarèrent que la balle n'y était plus, ayant traversé le pied. Demandé en consultation, Nélaton après examen et sondage de la plaie avec un stylet, affirma qu'elle y était et conseilla l'intervention. Il fit construire une pince spéciale avec laquelle on put extraire la balle. La fistule se tarit immédiatement et la notoriété de Nélaton devint du même coup Européenne.

Camille Nélaton, sa fille, l'épouse d'Adolphe Moreau fils, fut une artiste connue. Peintre de la nature et des animaux, elle se révéla surtout comme céramiste de talent. Ses faïences, ses poteries, ses statuettes représentant fleurs et bêtes de la forêt de la Tournelle, avec naïveté et tendresse, témoignent qu'à la Belle Époque, il n'y avait pas que l'esprit Parisien du Boulevard. Au même moment que Berthe Morisot, mais avec d'autres moyens, elles montrèrent toutes deux, chacune de leur côté, attentives et tendres, qu'il y avait des trésors à regarder, dehors, dans la campagne. Cette richesse d'âme, Madame Camille Moreau-Nélaton l'inculqua très tôt à son unique garçon, Étienne.

C'est lui, maintenant, Étienne Moreau-Nélaton que je dois vous présenter.

Il est né le 2 Décembre 1859. Sa petite enfance se passe entre ses parents qui l'adorent, tantôt à Paris dans l'hôtel particulier de la rue St-Georges, tantôt l'été dans la vieille maison de Fère ou le pavillon de chasse des bois de la Tournelle. Il fait de fortes études au Lycée Condorcet — au même lycée où quarante ans plus tard Jean Cocteau connaîtra « les enfants terribles ». Lui Étienne, studieux et sage, récolte tous les prix sérieux : Littérature, Histoire, Latin et Grec. Au Concours Général il obtient le Prix de Grec et celui de Discours Latin. Les Jeudis et les Dimanches, son père lui donne à copier l'un des magnifiques tableaux de sa collection qui orne ses murs. En vacances, il copie sa mère, qui peint les paysages du Tardenois.

Il a donc 12 ans lorsque s'achève la guerre de 70. Son père décide de rentrer à Paris, avec lui. Le voyage est épouvantable. En carriole d'abord de Fère à Château-Thierry. Un train les amène en huit heures jusqu'à Chelles où les voies sont coupées. Son père déniche chez un loueur un vieil omnibus, avec deux chevaux et un cocher. On s'approche de Paris que fuit une foule épouvantée par la Commune. A Bondy on voit les incendies dans Paris, les Tuileries, la Cour des Comptes. Une colonne de fourgons allemands pousse l'omnibus dans un fossé. Le cavalier adjudant Prussien a une altercation avec l'un des cochers des fourgons, tire son sabre, et maladroitement casse la vitre de l'omnibus. Monsieur Adolphe Moreau se fâche, l'adjudant Prussien aussi. Dans la foule quelqu'un conseille

de faire demi-tour — sans quoi l'omnibus risque de grossir une barricade. On entend le canon. Bref, Monsieur Adolphe Moreau décide d'aller coucher au Château de la Malnoue qui appartient au chirurgien Nélaton, son beau-frère. Ils y arrivent à l'aube et se couchent épuisés dans des lits tachés de sang : le chirurgien ayant organisé dans sa demeure une ambulance pour les blessés de la bataille de Champigny — là même où Jules Maciet avait connu les horreurs des combats.

Au sortir du Baccalauréat, incité par Ernest Lavisse, ami de son père, il se présente à l'École Normale Supérieure. A peine préparé, il est cependant reçu en 1878. Il a 19 ans. Voici les noms de ses camarades de promotion :

Jean Jaurès, le grand tribun socialiste qui fut assassiné dans un café des boulevards, lors de la déclaration de guerre en Août 14.

Bergson, le philosophe.

Baudrillart, le futur évêque, directeur de l'Institut Catholique.

Charles Diehl, l'Historien de Byzance et Archéologue de l'art Byzantin.

Monceaux, Professeur à la Sorbonne — des cinq premiers siècles de l'Église.

Pfister, *Desjardins*, *Émile Bourgeois*, professeurs et hommes politiques.

Au sortir de l'École Normale, Étienne Moreau-Nélaton sait qu'il ne veut pas être professeur comme ses camarades, ni agent de change comme son père. Il veut faire de la peinture. Il entre dans l'atelier du vieux père Harpignies, délicieux peintre de la campagne, qui succède à Delacroix dans l'atelier de la Place Furstenberg. Il va au Louvre, voyage, visite les musées de France, de Flandre et d'Italie. Il revient ébloui par Mantegna. Et c'est sans doute sous cette influence qu'il peint cet admirable tableau de corporations où l'on voit le Curé de Villeneuve-sur-Fère, le Maire et les archers de la Compagnie d'arc entourant la statue de saint Georges de Villeneuve. J'aimerais, Messieurs, vous mener voir cette œuvre admirable, qui se trouve dans la bibliothèque de Madame Jacques de Massary, sa fille, tout près de la maison natale de Paul Claudel à Villeneuve-sur-Fère, dans ce verger où je vois encore la puissante silhouette du grand poète regardant cet horizon immense de plaines s'étalant entre l'Ourcq et l'Aisne — jusqu'à la haute falaise du Chemin des Dames.

Arrêtons-nous un instant sur ce moment de la vie du terroir, où le jeune Étienne Moreau-Nélaton peint ce tableau, et le jeune Paul Claudel écrit « l'Annonce faite à Marie ». Chacun séparément, sans se connaître, avec les armes différentes de leur art, chante l'incantation de l'âme profonde du même pays qu'ils aiment. L'un par les humbles du Village rend hommage

au Saint, à leur Foi, à leurs coutumes communales de courage et d'archers. L'autre d'une plume magistrale va hausser sur l'horizon agricole et sévère la haute figure de Pierre de Craon, architecte de nos cathédrales. Ni l'un ni l'autre ne savaient qu'ils étaient liés d'avance, d'abord par le Pays, ensuite et bien plus tard par le mariage de Cécile, l'une des filles de Moreau, avec Jacques de Massary, le neveu de Claudel.

En 1880 le père de Moreau-Nélaton vend son hôtel de la rue St-Georges pour acheter le magnifique hôtel du XVIII^e siècle, sis 73 rue du Faubourg St-Honoré, avec cour sur la rue et au-delà un magnifique jardin allant jusqu'aux maisons jouxtant l'avenue Marigny — jardin si vaste qu'Étienne Moreau y fait installer un jeu d'arc réglementaire. Ce déménagement est l'occasion d'élaguer de nombreuses toiles reconnues sans valeur de la collection d'Adolphe Moreau père.

En 1882, son père meurt. Étienne reste seul avec sa mère dans la grande demeure, en intimité complète d'art et de cœur. C'est durant cette période que Madame Moreau-Nélaton achète « le Pont d'Argenteuil » de Monet, pour plaire à son fils qui aimait l'école impressionniste, encore très critiquée à cette époque. En 1889, année de son mariage, Étienne Moreau-Nélaton achète « l'Intimité » de Carrière, que vous pourrez admirer au Louvre. Cette année-là il épouse Mlle Edmée Braun, qui est protestante.

Ce sera, pour un court temps, le bonheur le plus parfait, avec la naissance de trois enfants : Étiennette, Cécile et Dominique, agrémenté de voyages et de peintures. Cependant, sans être indiscret, je ne puis taire un phénomène lent et irréversible qui fait honneur aux deux époux et vous fera mieux comprendre que par des explications la merveilleuse bonté morale d'Étienne Moreau-Nélaton. Au gré des jours, en observant une Foi aussi vigilante que discrète, une bonté aussi effective et joyeuse, la jeune Madame Moreau-Nélaton, par l'exemple quotidien des qualités morales de son époux, va abjurer sa religion pour devenir catholique.

Et cela est émouvant lorsqu'on sait qu'elle fut brûlée lors de l'incendie du Bazar de la Charité, pour une œuvre catholique.

En effet le 4 Mai 1897, Mme Camille Moreau-Nélaton, accompagnée de sa belle-fille, s'occupait d'un comptoir de vente. Il y avait foule ce jour-là, rue François I^{er}, dans ce village de bois et de toile, établi dans un terrain vague, reconstituant des maisons et échoppes du Moyen-Age. Tout le grand monde, riche et bienfaisant, était là, généreux et pressé « comme un somptueux troupeau de moutons » raconte un journaliste. Boni de Castellane était là, avec sa fameuse canne à manche d'ivoire, représentant une levrette. Un immense vélum drapait les murs de bois, accroché par un gros nœud au plafond. Mille personnes se trouvaient parquées dans un lieu étroit. La porte d'entrée et de sortie était minuscule. Dans le fond de la salle, en un lieu obscur, on avait organisé, sans

aucune précaution, une séance de projection des premiers films de Méliès, l'invention du cinématographe des frères Lumière de Lyon. Une bouteille d'éther se trouva être sur la table près de l'appareil de projection. Il faisait très chaud. L'éther prit feu, enflamma la boutique. En quelques secondes la flamme grimpa au vélum qui retomba en pluie de feu sur les maisons de bois et la foule. La panique fut effroyable. Il y eut plus de 400 brûlés dont la mère et l'épouse d'Étienne Moreau-Nélaton. Étienne Moreau-Nélaton était dans son atelier de peintre, à travailler. Il entend des gens qui courent dans la rue, le bruit des cloches des lourdes voitures de pompiers lancées à grand galop. Un horrible pressentiment le fait descendre, courir dans les rues. Il écarte la police qui barre la rue François I^{er}, il arrive devant un monceau de planches brûlantes. On l'écarte non sans peine du lieu où sont encore les cadavres de sa mère et de sa femme. « Il riait » disent les témoins. Horrible rire ! Le soir on lui remet les bagues que tenaient encore les mains calcinées des deux êtres qu'il aimait le mieux au monde.

En 1897, Moreau-Nélaton est veuf à 38 ans, avec trois jeunes enfants : Étiennette 7 ans, Cécile 5 ans, Dominique 3 ans à peine.

Que faire ? Qu'aurions-nous fait à sa place, Messieurs ?

On lui conseille de se remarier. Il repousse cette solution par fidélité au souvenir de son épouse. Il élèvera seul ses enfants, de tout son cœur, leur donnant l'immense amour qu'il a de la campagne et de l'Art. Il engage une gouvernante pour ses enfants, Mlle Quatrevaux, délicieuse vieille fille du pays.

Mais pour combler les heures du regret et du désarroi, il s'astreint à un travail de Bénédictin, de huit à dix heures par jour, il mène de front son talent de peintre, son talent de céramiste hérité de sa mère, son talent d'écrivain d'art.

Avec ses pinceaux, il prend pour modèle ses trois enfants qu'il suit d'âge en âge, au gré de leurs travaux, de leurs jeux de vacances à Fère et à la Tournelle. Toiles charmantes, sensibles, prestement enlevées, très différentes comme facture de ses premiers tableaux influencés par le graphisme sévère de Mantegna. Il n'expose plus aux Salons. Son art de peintre est devenu confidentiel, pour lui et ses enfants, comme pour témoigner à la mère absente que la vie continue.

Il fait construire un atelier de poterie à la Tournelle, avec un tour pour tourner la glaise, actionné au pied par un volant de pierre. Il fait établir au milieu du studio un four à bois pour cuire les pièces de faïence. Il devient, en souvenir de sa mère, un céramiste de talent. Je possède de lui deux faïences blanches qui sont deux purs chefs-d'œuvre — un La Fontaine avec le Renard et la Cigogne — un Racine avec Esther et Athalie.

Comme écrivain d'art il commence une étude considérable sur ses peintres préférés, travail de chartiste qu'il mènera

toute sa vie.

Il avait commencé par une étude sur les Le Monnier, peintres et dessinateurs du XVI^e siècle, à la cour des Valois, à laquelle font suite trois importants tomes sur « les Clouet et leurs émules ». Travail d'historien remarquable, iconographie magnifique reproduisant les portraits d'apparat et les dessins d'après nature de Catherine de Médicis, de Marie Stuart et de François II, de Charles IX, de Henri II et de Henri III, avec en marge les annotations à l'écriture pointue, à l'orthographe étrange de Catherine, la terrible Reine Mère. Il est vraisemblable qu'il écrivit ces ouvrages — dédiés à la mémoire de son père — en reconnaissance du grand collectionneur de meubles et tapisseries de la Renaissance, qui le fit pénétrer, enfant, dans la connaissance de l'Art, par le monde sévère des portraits des Valois.

Mais ensuite, il se lance avec la même compétence et le même bonheur, vers ses deux peintres préférés : *Corot* et *Delacroix*. Remarquons que maintes toiles de ces peintres furent achetées par son grand-père. Ces deux ouvrages en trois gros volumes chacun sont de véritables sommes sur deux artistes que l'on suit pas à pas, d'années en voyages, à l'aide de leurs tableaux, de leurs lettres, de leurs écrits. « Raconté par lui-même » précise en sous-titre l'auteur.

Le Corot lui demanda trois ans de travail, de recherches et documentations diverses.

Ensuite c'est encore en trois volumes, toute la vie humble et passionnée de *Millet*, qui défile dans la plaine de Barbizon. Puis encore *Manet* « raconté par lui-même » en un volume — un *Daubigny* « raconté par lui-même » — un *Jongkind* « raconté par lui-même ».

Enfin en 1905 en quatre volumes, toutes les œuvres de Corot, reproduites et inventoriées. Ouvrage qui fait autorité et où se réfèrent encore les grands collectionneurs actuels et les Musées Étrangers — car 3.000 faux Corot courent le monde et sont même exposés, en Amérique notamment.

Pour mener à bien un pareil labeur d'écrivain, il a fallu à l'origine un bien grand chagrin, mais dans l'exécution une rigueur de chartiste, un goût très sûr, un amour de l'art très violent.

Vous saisissez, je pense, la différence entre Jules Maciet et Étienne Moreau-Nélaton. Le premier fut un organisateur à tendance sociale qui, avec ses mains, ne fit jamais rien d'autre, que de découper des images avec des ciseaux. Le second fut un artiste divers, lequel pour oublier, fut peintre, céramiste, écrivain.

Nous allons voir aussi leur différence en tant que collectionneur.

Dans le grand hôtel du Faubourg St-Honoré où Moreau-Nélaton vit seul avec ses enfants, il contemple à ses murs le

reste des collections de son grand-père et de son père. Déjà du vivant de sa mère ils avaient ébauché tous deux, avec leur goût, un dernier élagage de l'immense collection. Il sait en outre que ses parents et son aïeul avaient toujours désiré donner leur collection à l'État.

En connaisseur avisé, Moreau-Nélaton garde le meilleur et met en vente le reste, le 9 Mai 1900, à la Galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze. Le catalogue de cette vente mentionne *533 articles*, dont :

83 tableaux (Decamps, Théodore Rousseau, Meissonier, Ménilhat, Gérôme, Harpignies, etc...).

52 dessins et aquarelles.

298 autres articles se rapportant à des meubles Renaissance, des porcelaines, des faïences, des tapisseries, des objets d'art divers.

C'est le produit de cette vente — resté secret — que Moreau-Nélaton affecte à l'achat des tableaux qu'il aime, non pas avec le goût du jour, mais avec le sien qui était excellent et novateur en un sens. Nous sommes en 1900. A cette époque le goût du jour pour Corot par exemple est dans les toiles dernière manière, les Sylphes un peu mous dansant près des étangs de Ville-d'Avray : pour 10 de ces tableaux 8 ou 9 sont des faux. Moreau-Nélaton achète l'œuvre méconnue ou peu aimée du jeune Corot : la Cathédrale de Chartres, les Corot d'Italie.

En 1900 l'École impressionniste commence à triompher. Mais personne encore n'en achète, les marchands ayant stocké les œuvres de Manet, de Monet, de Sisley, de Pissarro pour les vendre plus tard aux prix forts. Moreau-Nélaton les achète. Vers 1872 « le Repas sur l'herbe » de Manet a fait scandale. Moreau-Nélaton l'achète.

Durant six ans, chez Durand Ruel, chez Bernheim, chez Vollard, chez d'autres marchands, il achète ce qui lui plaît, jusqu'à concurrence du prix de la vente chez Georges Petit. En 1906 sa collection est faite et aussitôt il la donne à l'État. Cent tableaux, des plus beaux qu'on puisse voir, sont ainsi donnés pour toujours à la France, selon son goût à lui, selon le désir de ses aïeux, sans déshériter ses enfants.

Après maintes discussions et d'accord avec Moreau-Nélaton, les cent tableaux sont séparés en deux lots :

Les 27 toiles impressionnistes iront au Musée du Jeu de Paume, où elles constituent la *Collection Moreau-Nélaton*.

Les 73 toiles de Delacroix, Corot, Daubigny, Troyon, Decamps et autres post-romantiques seront exposées au Louvre sous l'appellation de *Collection Moreau*, du nom de son père. En réalité quantité de tableaux furent achetés par Moreau-Nélaton,

dont l'extraordinaire « Vue de la Cathédrale de Chartres ».

Je ne puis vous décrire ces cent tableaux, ce serait inutile et fastidieux. Toute œuvre d'art a une correspondance personnelle qui émeut, éclaire et grandit celui qui la regarde. Un tableau se goûte comme un bon vin, fait saliver comme un bon plat, mais par ses couleurs, ses valeurs et le moment d'art qu'il vous propose est un monde qui vous possède et vous pénètre, souvent pour toujours.

Cependant laissez-moi vous signaler trois chefs-d'œuvre au Jeu de Paume :

- *Les Coquelicots* de Monet où deux dames en blanc, accompagnées chacune d'un enfant, descendent une pente où poussent des coquelicots. L'ombrelle bleue d'une des deux dames, évoquera pour toujours le bonheur d'un après-midi de juillet.
- *La chasse aux papillons* de Berthe Morisot, où dans un jardin où jouent des enfants, une femme rêveuse en robe blanche tient un filet de papillon.
- *La diligence à Louveciennes* de Pissarro. Le ciel est gris, le temps mouillé, l'herbe est verte près des pavés où attend sous la pluie la diligence. Un homme à parapluie marche. Nous avons tous connu des moments comme celui-ci, de grandeur triste où l'âme est prête au partir.

Au Louvre, dans la Collection Moreau je vous signale :

- *La nature morte* de Delacroix, précédemment décrite et achetée par A. Moreau.
- *La Cathédrale de Chartres*, peut-être le plus beau Corot qui soit !
- Des Corot encore, d'Italie et du temps où il était Prix de Rome à la Villa Médicis le fameux *Pont de Narni* sur le haut Tibre.

En même temps que ces cent tableaux de premier ordre, Moreau-Nélaton donne aux Arts Décoratifs, à la Bibliothèque Nationale, au Carnavalet des centaines de dessins, de feuilles d'études de Delacroix, de Corot, de Millet, de Forain et jusqu'à des objets leur ayant appartenu, tels que la blouse et la pique de Corot.

Mais pour en revenir à la collection du Jeu de Paume, ce qu'il y a d'extraordinaire c'est qu'il n'existe aucun déchet : tout est significatif et beau. Comme disait son ami Kœchlin, « on a envie de tout emporter ». Il y a certainement un rapport entre l'homme et sa collection. A part l'absence de Degas et de Renoir qui a dû tenir à des circonstances de marchands. La collection du Jeu de Paume révèle l'homme qui l'a faite : un amoureux de la nature, un homme de goût et un devancier,

car en 1900 pour le grand public le procès de l'Impressionnisme n'était pas encore gagné.

Arrêtons-nous un instant sur le terme de *connaisseur* — l'homme qui connaît tout seul, mieux qu'un expert, la valeur non pas financière, mais la valeur esthétique d'une œuvre d'art. Jules Maciet en fut le type, mais ses moyens financiers lui faisaient fuir les marchands pour suivre les ventes de l'Hôtel Drouot, y fureter, y trouver la merveille. Moreau-Nélaton a été connaisseur avec de gros moyens financiers durant six ans. Avant 1897 et après 1906 il n'a plus rien acheté — Jules Maciet, chaque jour de sa vie, notait sur son petit carnet l'objet acquis et son prix. Du côté Moreau-Nélaton, tout est secret, donné en bloc. Lorsqu'on songe au « Repas sur l'herbe » de Manet, à « la Cathédrale de Chartres » de Corot, aux Corot d'Italie, aux impressionnistes qui faisaient déjà de gros prix chez les marchands en 1906 — on reste éberlué —. Que dire maintenant de la valeur marchande des deux collections du Louvre et du Jeu de Paume. Inestimable en tant que patrimoine d'art elle l'est aussi du point de vue financier.

Tous deux parisiens ils ont aimé le terroir que vous aimez.



Procès-verbaux des séances

Séance du 26 Février 1966 :

« *Le Buste de La Fontaine* », don de Mme SEMENCE, a été dévoilé en présence des Membres de la Société.

Une cérémonie inhabituelle était inscrite à l'ordre du jour : En souvenir de son regretté mari, Mme Semence, propriétaire du café « A Jean de La Fontaine », Grande-Rue, devait offrir à l'Académie castelthéodoricienne un très beau buste du fabuliste, provenant des ateliers du Louvre, exécuté d'après l'original de Dessain.

C'est Mlle Colette Prieur, Conservatrice du Musée, qui dévoila le buste, puis le président évoqua les attitudes du poète, différentes selon l'inspiration des sculpteurs, qui se sont plu à le représenter. Ainsi, celui-ci le montre-t-il en tant que philosophe, le visage empreint de sagesse et de sérénité.